

Onzième année, Numéro 23, printemps-été 2016 publiée en automne 2016

Les procédés d'objectivation dans le récit viatique: Essai de systématisation

POURMAZAHERI Afsaneh

Doctorante

Université de Téhéran

E-mail: pourmazaheri@ut.ac.ir

KAHNAMOUIPOUR Jaleh

Professeur

Université de Téhéran

E-mail: jkahnmoi@ut.ac.ir

(date de réception 10/12/2015 - date d'approbation 22/05/2016)

Résumé

Le récit de voyage, fortement marqué par sa référentialité, tend vers un acte factuel. Donnant lieu *a priori* à une représentation objective de la réalité décrite, le récit de voyage est en théorie, dépourvu de toute marque de subjectivité malgré la présence de l'auteur dans la trame textuelle. Pour ce qui concerne le présent travail, c'est le revers de la question de la subjectivité qui retiendra surtout notre attention. Autrement dit, l'objectivité du récit. Il s'agira donc pour nous de ne pas tenir compte des éléments responsables de l'écart (subjectivité) énonciatif pour en revanche repérer les marqueurs de rapprochement (objectivité) référentiel entre le référent, le locuteur et le lecteur. Nous évoquerons donc en premier lieu les modes subjectifs d'apparition des structures morphosémantiques avec pour objectif de mettre en évidence ceux marqués par l'objectivité du discours viatique. Notre objectif sera d'analyser les stratégies employées par l'auteur en vue de dissimuler la subjectivité de son récit sous une façade objective. Les travaux de Bakhtine (sur la temporalité) et de Gérard Genette (sur la transtextualité) nous seront d'une aide précieuse pour le traitement de notre problématique, ainsi que certains développements de la théorie de la référentialité effectués par Philippe Hamon, le concept de « l'énallage personnelle » à l'instar de Catherine Kerbrat-Orrecchioni et celui d'isochronie temporelle mis au point par le même Gérard Genette.

Mots-clés: Récit viatique, Objectivité, Gérard Genette, Catherine Kerbrat-Orrecchioni, Enallage Personnelle, Transtextualité, Référentialité.

Introduction

L'auteur dans le récit de voyage s'engage, à priori, à transmettre par souci de précision et d'exactitude, la réalité d'une manière objective. Il a comme objectif avéré d'instruire et de faire connaître aux lecteurs un univers dont ils ignorent les détails et le fonctionnement. Pour ce faire, l'auteur est tenu de mettre en valeur son esprit d'observateur et son sens de l'objectivité. Représenter une réalité nouvelle favorise le procédé d'analogie avec des *realia* connus afin de donner lieu à une meilleure saisie du monde présenté. «Le récit de voyage témoigne donc d'un souci de vérité. Ce qui est dit doit être fidèle à ce qui a été vu» (Birouk, 2012:101).

La personnalité de l'auteur est capitale dans la littérature de voyage. L'auteur tente de limiter l'intrusion de sa personne dans son récit au cours de sa description mais sans y parvenir fondamentalement. Autrement dit, le récit de voyage reste un type de texte " dont la voix auctoriale est assez forte pour ne pas rester extérieure mais pour donner l'impression de la présence d'un récitant face au site décrit" (Martinet, 1996: 11). C'est ainsi que le voyageur déforme, même malgré lui et très souvent, ce qu'il voit. Ce processus d'altération remet en cause la véracité du récit, puisque «le voyageur voit le référent nouveau à travers le prisme de sa culture, de ses connaissances. Donc le récit de voyage ne peut pas être absolument objectif et transparent. Il comporte toujours une part de subjectivité» (Birouk, 2012: 101). D'ailleurs «il doit répondre à l'horizon d'attente du lecteur selon lequel l'auteur est le narrateur ainsi que le voyageur» (Borm, 1996: 21).

Le dictionnaire de Richelet, dans son édition de 1759 insiste, dans sa présentation du récit de voyage sur ce côté subjectif parfois exagéré: "Livre qui traite de quelques voyages. La plupart des voyages sont mal faits et pleins de mensonges ou exagérations" (Michelet, 1759: 1137). En tenant compte de la liberté éditoriale laissée aux auteurs de discourir à leur guise, le genre met tout naturellement l'objectivité d'ensemble en péril. Il est d'ailleurs vrai que dans ces textes, l'expérience personnelle est non seulement licite mais pratiquement une obligation du genre. Ce sont

précisément ces deux aspects, apparemment antinomiques, la fiabilité (objectivité) et la liberté (subjectivité) du compte rendu, qui domine le genre au niveau de la rhétorique.

D'après Christine Montalbetti « les mots ne constituent pas un médium adapté: l'écriture paraît impropre à rendre avec exactitude un objet visuel » (Montalbetti, 1993:152) et elle est par conséquent vouée à l'approximation. « Entre l'expérience du terrain et l'écriture, il y aurait incompatibilité, une forme de démesure. Faire une description implique une réduction ou une fixation de l'image alors que la réalité est toujours changeante » (Daunais, 1996: 50). Quelle que soit la raison de cette incongruité, la texture visuelle de l'espace, sa nature exotique ou son hétéronomie, le lexique du voyageur est la plupart du temps incapable de décrire le monde référentiel de manière objective. Afin de contourner ce manque, les voyageurs ont recours à des stratégies qui, dissimulant cet aspect subjectif, rendent la morphologie du récit objective.

Dans ce travail, nous allons présenter un aperçu succinct de la modalité subjective et de ses modes d'apparition surtout en interaction avec les questions de la temporalité, théorisée par Bakhtine, et de la transtextualité mise au point grâce aux travaux de Gérard Genette. Nous nous concentrons ensuite plus particulièrement sur l'objectivité du récit et ses modes d'apparition basée initialement sur la théorie de la référentialité formulée par Philippe Hamon. Nous y appliquerons le concept de l'énallage personnelle (à base des marqueurs déictiques) développée grâce aux travaux de Catherine Kerbrat-Orrecchioni pour nous intéresser ensuite à la valeur généralisante de certains éléments indexicaux (Jakobson), phrastiques et temporels. Nous montrerons également par quels moyens le texte viatique frôle la limite de l'objectivité totale (transparence descriptive) et laisse libre cours à la reconstruction par l'allocutaire, des passages (descriptifs). Notre corpus comprendra les récits de quatre voyageurs français Claude Mathieu comte de Gardane, Pierre-Amédée Jaubert, Hilarion Truilhier et celui de J.M. Tancoigne. Notre choix de ces ouvrages est avant tout du à la contiguïté chronologique de la parution de leur récit (le premier quart du XIXe siècle)

mais également à l'itinéraire commun qu'ils ont adopté pour parcourir et décrire l'Iran. Cela confère une homogénéité spatiotemporelle à notre corpus et facilite notre travail d'analyse textuelle.

1. De la subjectivité référentielle

Nous pouvons appliquer à la littérature de voyage ce que Barthes dit de l'histoire dans "L'effet de réel": « L'histoire ou le discours historique (historia rerum gestarum) est en fait le modèle de ces récits qui admettent de remplir les interstices de leurs fonctions par des notations structurellement superflues.» L'idée de référentialité comme mesure ou indice du degré de vérité de la représentation, est l'un des topos incontournables du récit de voyage. Le désir constant de rappeler le " réel concret" définit un genre particulier. C'est Barthes qui nous le notifie en ces termes: «Le " réel" devient la référence essentielle dans le récit historique, qui est censé rapporter "ce qui s'est réellement passé". Qu'importe alors l'infonctionnalité d'un détail, du moment qu'il dénote " ce qui a eu lieu". Le "réel concret" devient la justification suffisante du dire» (Barthes, 1957:87).

Malgré l'obsession d'objectivité qui hante le locuteur, le souci du destinataire explique le ton du récit qui pousse l'auteur-voyageur à manifester sa subjectivité de manière plus marquée. Cela peut prendre la forme de la simple allusion, en particulier lorsque le locuteur reconstitue de simples notes prises antérieurement en vue d'une réécriture ultérieure. Dans tous les cas, le voyageur domine le texte par sa présence et sa personnalité. Précisons d'ores et déjà que les lieux privilégiés de la subjectivité dans les récits de voyages sont la postériorité chronologique qui autorise chez l'auteur la retouche de l'événement relaté, mais aussi la dimension transtextuelle du récit qui ouvre une voie à l'intrusion des choix citationnels de ce dernier.

1.1. Double réfraction de la simultanéité et de la postériorité de l'écriture du récit

La question de la temporalité implique, nous le verrons, celle de la

postériorité de l'écriture. Il existe souvent deux temps distincts: celui du voyage et celui du récit, auquel il faut ajouter le temps de la réception, celui de la maturation, ou l'attente de l'occasion favorable à l'écriture. Si le voyageur est la mesure de son récit, et si le temps de référence est celui de sa propre personne avant tout, le temps de la description devient *ipso facto* un temps de référence. "Inscrire son voyage dans le temps est important. C'est rendre (le texte) palpable, sensible, c'est donner prise à la mémoire". A l'origine, le récit de voyage est composé de simples notes qui ne constituent pas un récit, elles nécessitent une mise en forme pour être reçu par le lecteur. Parfois, en effet, la réécriture s'affiche, parfois elle s'efface au contraire, voulant faire croire au lecteur qu'il lit des notes de voyage, prises sur le vif (ce qui donne libre cours à l'objectivité ou à la subjectivité du récit). La réécriture nécessite un nouveau travail sur le style. La vérification à posteriori de certains détails, l'harmonisation du ton et du rythme, l'élagage au profit d'un récit itératif. Cette présence simultanée ou postérieure s'applique aussi sur un deuxième plan qui ne doit pas être sous-estimé. Cela dépendra de la nature du récit de voyage, c'est-à-dire du choix de sa forme se manifestant sous deux formes canoniques qui met en jeu la postériorité ou la simultanéité de la retouche auctoriale.

D'une manière générale, les notes journalières permettent la précision et l'exactitude, mais elles éparpillent les remarques dans le brouillon de l'instantané, qui n'a pas encore hiérarchisé l'importance relative des événements. En quelque sorte, cette imperfection reste l'indice de l'authenticité. L'écart spatiotemporel ainsi que l'envie d'esthétisation et d'autovalorisation subjective l'emporte dans la majeure partie des cas sur le souci de véracité objective (Hipp, 1976: 29).

1.2. Les relations transtextuelles: lieux privilégiés d'apparition de la subjectivité

Tout récit de voyage relève d'une contextualisation ou d'une recontextualisation et ce sont le rapprochement et l'inférence qui, d'après le

principe de contextualité (Rastier, 2001: 4), engendrent du sens. Selon le principe de contextualité, on doit rechercher la signification d'un mot non pas isolément, mais en relation à une phrase (cotexte) qui le contient. Il en est de même au niveau du texte (contexte). Pour comprendre ce que signifie une phrase, il faut la situer dans son contexte d'usage dans un fragment du texte où elle figure. Le principe de contextualité affirme donc que c'est le tout qui détermine les parties: le global l'emporte sur le local (Prozorov, 2004). Cette permutation modifie leur signification par validation de traits intrinsèques ou bien par actualisation et propagation de traits afférents, ce qui est la base du *principe d'intertextualité* (Rastier, 2004:4). Cela est valable à un niveau encore supérieur où l'on peut formuler un principe d'*architextualité* (Ibidem.) définie par Genette comme « l'ensemble des catégories générales, ou transcendantes - types de discours, modes d'énonciation, genres littéraires, etc. - dont relève chaque texte singulier » (Genette, 1982: 7). L'appropriation d'un élément textuel n'est presque jamais mimétique: le réemploi implique une transformation du matériau initial (Linon-Chipon, 1998). Le mot ou l'entité textuelle est donc interprété et doté d'une nouvelle signification quand il est transposé dans un nouveau contexte. Autrement dit, ce déplacement modifie son signifié même si son signifiant reste inchangé. « Le phénomène hypertextuel et intertextuel ne met pas seulement en rapport deux textes, mais deux systèmes sémiotiques » (Compagnon, 1979: 56-57). L'hypertexte (le texte dérivé du premier texte selon la terminologie de Gérard Genette) absorbe et transforme un certains nombres d'éléments de l'hypotexte (le texte originel) et leur donne un nouveau sens (Ibid.: 23). Le fragment intertextuel, n'est inséré que d'après certaine stratégie de l'auteur ainsi que certaines réflexions personnelles qui relèvent, dans notre cas de figure, de la subjectivité de l'auteur. C'est dans le choix fait par l'auteur et le sens qu'il insinue que la subjectivité entre en jeu et, dans notre cas, peut faire office d'un élément d'écart subjectif entre la vision de l'auteur et le monde qu'il essaie de d'écrire.

2. L'objectivité (la référentialité) et ses modes d'apparition textuelle L'écriture viatique, la description (à priori) référentielle, factuelle et objective

Lorsque l'on s'intéresse à l'étude des textes viatiques, la dichotomie du fictionnel et factuel gagne un intérêt particulier. Posons dès l'entrée qu'aucune tentative de représentation ne peut par définition prétendre à une exacte reproduction. Genre aux contours flous qui mise dans un même mouvement sur la description et la narration, le récit de voyage revendique sa conformité à un « préétabli » dans le monde réel, celui-ci faisant office de repère dans le texte. Sur cet ensemble vient s'appuyer le pacte d'authenticité et d'objectivité qui lie l'auteur à son lecteur.

Insistons donc sur ce fait: le récit de voyage, fortement descriptif, est en l'occurrence fondé, d'après Philippe Hamon (2007: 181), sur un accord référentiel qui lui impose de refléter la réalité. En se basant sur une allégation d'authenticité, il prend naturellement place dans la catégorie des littératures dites référentielles. Ce constat va de pair, notons-le, avec nos propos relatifs à la question de la référentialité. D'après Hamon, parler, c'est parler de quelque chose et l'acte de référence est indissociable du langage qui se veut objectif dans le discours viatique. Notre perspective rejoint de ce point de vue l'optique de Philippe Hamon. Nous soutenons en effet (et en premier lieu) la thèse selon laquelle la structure syntaxique du récit de voyage, compte tenu de sa dimension descriptive (et donc de sa charge d'objectivité), s'appuie sur une série de formules généralisantes au niveau phrastique et au niveau des pronoms. Par ailleurs, la perméabilité des frontières entre les pronoms personnels crée l'effet d'« énallage personnelle » (dont il va être question ci-dessous) avec pour résultat l'occultation du sujet locutif qui se cache derrière son texte.

3. L'énallage personnelle ou la stratégie de camouflage du sujet parlant

Venons-en à présent à l'usage des pronoms personnels, enjeux capitaux

du brouillage subjectif, qui dans le récit de voyage, tendent à en accentuer l'objectivité générale. Au cours de nos lectures, nous avons remarqué que l'usage des pronoms personnels n'est pas toujours adapté à la personne ciblée morphologiquement dans le récit. Quel qu'en soit le motif, l'utilisation décalée des pronoms personnels crée une sorte de détour sémantique et textuel capable de perturber le lecteur. Le récit élabore donc un échange entre un « nous/ je » et un « vous/tu » doté d'un contenu référentiel mais dont les contours sont embrouillées, qualifiable comme « énallage personnelle ». Selon Catherine Kerbrat-Orrecchioni (1988: 62), celle-ci repose sur la notion de décalage. Presque la majorité des embrayeurs possèdent la capacité de se manifester « avec une valeur décalée » (Ibidem.). « Toutes les formes de déictiques offrent la possibilité d'être utilisées « avec une valeur décalée par rapport à leur valeur la plus usuelle » (Ibidem.). C'est ainsi que définit C. Kerbrat-Orrecchioni dans *L'Énonciation, De la Subjectivité dans le langage*, ce procédé de caractérisation ; « Les shifters effectuent, d'après elle, leur ancrage sur des « points de référence » décalés par rapport aux coordonnées énonciatives effectives. » (Ibidem.) L'énallage personnelle est donc la substitution interactive pure et simple du locuteur, de l'allocutaire ou d'un tiers ayant une valeur détournée par rapport à leur valeur littérale.

D'une part l'énallage personnelle du pronom « vous ou tu » générique cible le « je » attendu, de l'autre, l'énallage personnelle de l'occurrence du pronom « tu ou vous » se manifeste implicitement dans le pronom indéfini « on ». Grâce à ce procédé, le lecteur se trouve projeté dans le cadre de la description. Il est ainsi bousculé dans son statut de récepteur passif pour expérimenter le périple du voyageur à sa place et vivre, par procuration, ses aventures. Il s'agit alors, au-delà d'une collaboration entre l'énonciateur et l'allocutaire, d'un dédoublement de l'instance énonciative. Ces substitutions pronominales mènent à la confusion des places effectives des personnes impliquées dans le récit. Ce brouillage référentiel complique le déchiffrement énonciatif et agit à ce titre comme un « élément de décalage sémantico-

référentiel ». La dilution des pronoms dans le « vous » générique dissimulé interpelle un destinataire omnitemporel, lié à un vécu personnel, enraciné dans le passé. Un transfert verbal, adjectival et pronominal garantit une substitution personnelle. Le voyageur, à l'aide de l'énallage personnelle, donne à son récit vécu, une plus grande extension. L'énallage cache l'instance énonciative au profit de l'instance réceptrice. Le texte viatique est donc perçu en tant que variation sur une diathèse verbale profitant des ressorts du factitif (faire savoir et faire voir ou même faire vivre) pour mieux promouvoir la description. Notre étude montre que l'occurrence la plus marquée de cet écart dans les récits de voyage se manifeste au niveau des pronoms « nous », « on » et « vous/tu ». Les exemples suivants montrent la pertinence de cette substitution:

Cette ville vous entoure de murailles et de tours, et ressemble exactement aux gravures de Jérico que l'on voit dans les Bibles. Cette ville est sujette aux tremblements de terre. Les portes ne ferment pas ici avec des serrures, mais avec des cadenas. Si vous avez besoin d'une table ou d'un banc, les menuisiers apportent chez vous un billot et leurs outils, et travaillent sous vos yeux. (Claude Mathieu comte de Gardane, 1807-1808:40)

Quand on quitte la Cour de Perse, le Roi vous fait des présents. Cet usage est ancien dans l'Orient. La Momie ou gomme de Laër a, dit-on, de rares propriétés: on en retire d'un rocher huit à dix ans ; le tout est réservé pour le roi. La grotte est scellée. (Claude Mathieu comte de Gardane, 1807-1808:79)

Dans les exemples ci-dessus, le locuteur relate sa propre expérience. Au lieu d'employer le pronom « je », il préfère celui de « vous ». Dans le deuxième exemple, on remarque que le pronom « on » utilisé dans la phrase « Quand on quitte la Cour de Perse, le Roi vous fait des présents », est le même pronom transformé en « vous ». Cet exemple montre que le pronom

« vous », peut fonctionner en tant que pronom de reprise d'un « on » indéfini. Donc, mise à part l'usage camouflé des pronoms, l'éballage personnelle donne également au voyageur-énonciateur la possibilité de jongler à son gré avec les pronoms auxquels il a accès. En fragilisant les frontières entre les pronoms, l'éballage facilite leur substitution. Il faut préciser que ce va-et-vient se fait sur la valeur décalée des pronoms et que leur valeur effective ne subit aucun changement. Dans les exemples qui suivent, les pronoms « on » et « nous » se réfèrent au même (et à l'unique) réfèrent alors que cette unité référentielle n'est pas respectée sur le plan morpho-syntaxique:

Avant de décrire le chemin que nous fûmes obligés de suivre (...), nous jetterons un coup d'œil sur cette vaste partie de l'Asie, à laquelle on peut, comme le font les orientaux modernes, donner le nom de Kurdistan ou le pays des Kurdes, afin d'embrasser sous une désignation générale plusieurs provinces qui, quoique différentes entre elles, ont cependant cela de commun, qu'elles sont soumises à la même influence et assujetties à un même mode de domination. (Pierre-Amédée Jaubert, 1805-1806: 106) (L'auteur et le lecteur en complicité)

Nous divisons ce pays en septentrional et en méridional par une autre ligne qui commence aux monts Nimrod (le Niphates des anciens). (...) On évalue à quinze cent mille le nombre de ces animaux qui, tous les ans, arrivent de ce pays à Constantinople: il en part un plus grand nombre. (Pierre-Amédée Jaubert, 1805-1806: 108) (Impersonnel)

A s'en rapporter au témoignage des Orientaux, on serait tenté de considérer la population actuelle et les revenus de la Perse comme de beaucoup supérieurs à ce que comportent l'étendue, la nature du sol et le gouvernement de cet empire. (...) Ils ne sont pas dépourvus d'une

sorte d'exactitude relative, et il n'est pas impossible de tirer parti même de leurs contradictions ; c'est ce que nous avons tenté de faire en réunissant, dans le tableau suivant, le résultat des informations que nous nous sommes procurées soit en Perse, soit à Constantinople, soit à Astrakhan, soit à Paris. Nous avons combiné ces données avec celle que fournissent des voyageurs les plus estimés, et nous avons reconnu qu'en général leurs évaluations se rapprochent beaucoup de nos calculs. (Pierre-Amédée Jaubert, 1805-1806: 307) (Je: l'auteur)

Arrivés à Arabe-Dalési, nous nous félicitons mutuellement. On présente à l'Ambassadeur une provision considérable de fruits et autres remplies de vins de Schiras. (Claude Mathieu comte de Gardane, 1807-1808:36)

(Nous effectifs)

Dans le premier exemple, le « on » et le « nous » se rapportent à l'auteur et au lecteur tandis que qu'ils se réfèrent, dans le deuxième exemple à un sujet impersonnel sans référent particulier. Pour ce qui est du troisième extrait, c'est le « je » locutif qui se manifeste sous forme de pronoms personnels « on » et « nous » et le dernier extrait cible un « nous » effectif c'est-à-dire l'ensemble des compagnons de voyage.

3.1. Le pronom personnel « On » et ses emplois

Intéressons-nous maintenant à quelques variantes de la valeur décalée du pronom « On » ; contrairement aux occurrences précédentes, nous remarquons que les exemples suivants nous montrent un « on » qui, sur le plan morphosyntaxique, ne subit pas de variation ; mais dont la valeur décalée basculent entre différentes variantes: « je », « nous effectif (les voyageurs), « nous collectif (les Européens », « Autre (les Orientaux) », « il (doté de valeur impersonnelle), etc.

- « Je » (l'auteur):

On remarque une tour dont la projection horizontale est un cercle dentelé ; les points ont 2 ou 3 pieds de saillie. Une vague tradition veut qu'elle ait servi jadis aux Guèbres pour appeler au son du tambour le peuple à la prière. (Le capitaine Hilarion Truilhier, 1807: 14)

De Téhéran à Aïouanek on voit un assez grand nombre de levées en terre de forme carrée. La tradition suppose autant de villages guèbres ruinés. (...) On voit beaucoup de figuiers et quelques autres arbres dans des jardins clos. (...) Il paraît que la situation du ruisseau d'Aïouanek a déterminé les souverains à y entretenir constamment la population. Le petit village de Robât où l'on passe, peut faire foi de ce qu'on avance ici. Il fût bâti par Châ-Abbas-le-Grand. (Le capitaine Hilarion Truilhier, 1807: 18)

Les montagnes de sel, séparant la contrée de Véraminn du pays de Khâr, est aride et inculte ; On aperçoit au sud-ouest les montagnes Noires fort éloignées. A droite et en avant, on voit une vaste plaine qui ne commence à être cultivée qu'à six heures d'Aïouanek. (Le capitaine Hilarion Truilhier, 1807: 20)

Une cérémonie qui diffère peu de celle qu'on vient de décrire, a lieu, dît-on, dans l'intérieur du harem. Dès l'aube du jour, et après la prière, les femmes, au nombre de plus de trois cents, se réunissent dans un vaste jardin pour saluer le roi. (Pierre-Amédée Jaubert, 1805-1806: 279) (Je: l'auteur/ impersonnel)

- « Nous effectif » (les voyageurs):

On trouve dans la plaine, au sud-est de Mérend, quelques villages

ruinés ; on arrive au bord d'une rivière appelée Talkh-Tchaï (le fleuve amer). (...) la plupart des édifices qui existaient du temps de Chardin ont été renversés par le retour fréquent de ce fléau. (Pierre-Amédée Jaubert, 1805-1806: 188)

Le chemin qu'on nous fit prendre pour aller d'Ardebil à Khalkhal est le plus long, mais le moins difficile. (...) Nous eûmes soin d'éviter les bas-fonds, que les torrents rendent impraticable dans la saison où l'on était alors. Le climat de la partie du Ghilan que nous laissons à notre gauche est, ainsi que celui du Mazenderan, excessivement humide. L'oranger et le citronnier croissent en abondance dans cette dernière province. On y cultive même une espèce particulière de canne à sucre ; mais comme celui qu'on en extrait est jaune et qu'il conserve un goût de mélasse, parce qu'on ignore l'art de le raffiner, il n'ya que le bas peuple qui en fasse usage. Nous fûmes parfaitement accueillis à Heres et à Ghendjia (...) un peu de distance de là, on remarque les restes bien conservés d'une voie sans doute ancienne. (Pierre-Amédée Jaubert, 1805-1806: 230) (Autre: Les Iraniens sauf dans dernier cas qui équivaut à « nous » effectif: l'équipe des voyageurs)

Baba Khan ne pensait à acquérir des richesses que pour les dissiper dans des fêtes. Tous les jours il trouvait de nouveaux prétextes pour se livrer à de folles profusions. On le vit même plusieurs fois illuminer son palais, le remplir de convives, brûler des parfums. (Pierre-Amédée Jaubert, 1805-1806: 248)

- « Nous collectif » (les Européens):

M. l'ambassadeur avait engagé à Constantinople un Allemand qui se disait boulanger(...) Mais nous avons été obligés à nous résigner au noun ou pain persan, si chez nous on peut donner ce nom à des flammèches d'un demi-doigt d'épaisseur, sans levain, et qu'on fait

cuire pendant deux ou trois minutes sur un fer chaud. (J.M. Tancoigne, 1819: 271)

- « Autre » (les Orientaux):

Je vis avec surprise, réunies dans une saison si peu avancée, des mûres et des grenades, des cerises et des oranges. On m'assura même qu'il était possible de se procurer des melons conservés de l'année précédente. On en compte plus de soixante variété à Ispahan, et sur mille, dut le proverbe, il n'en est pas un de mauvais. (Pierre-Amédée Jaubert, 1805-1806: 246) (Autre: les Iraniens/ impersonnel)

On nous avertit de nous tenir en garde contre la piqure d'un petit insecte appelé vulgairement *la mouche de Miana*, qui est très venimeuse. (...) Son origine se perd dans la nuit des temps et quelques auteurs la font remonter à l'an 2400 ou environ, avant de l'air vulgaire. On prétend que les premiers monarques de la Perse eurent le nom de Pichhâdiens à Hoshang ou Hosheing, troisième roi de cette dynastie. (...) (J.M. Tancoigne, 1819: 168 et 202) (Les Iraniens (en compagnie)/ Impersonnel)

- « Il » (doté de valeur impersonnelle)

Tout porte à croire que Ardébil a été l'une des plus importantes de la Médie. Tavernier et Corneille le Bruyn en ont parlé avec quelque détail. Mais leurs itinéraires, sur lesquels plusieurs cartes ont été dressées, renferment un grand nombre d'erreurs. On peut faire le chemin de l'une à l'autre ville en trente heures de marche. (Pierre-Amédée Jaubert, 1805-1806: 203)

3.2. Le pronom personnel « Nous » et ses emplois

Dans d'autres cas, c'est le pronom « nous » qui prend la relève vu son

emploi réitéré et sa large capacité d'acceptation des référents divers. L'usage anaphorique ou cataphorique de « vous » et de « on » résulte de certaines contraintes syntaxiques et sémantiques que le choix du pronom « nous » pourrait résoudre. L'usage de « nous » est plus concret et compréhensible et facilite l'intégration du récit par rapport à « on ». A l'aide de la première personne du pluriel, l'énonciateur se dissipe dans la collectivité désignée:

- Le « nous » peut, dans ce cas, équivaloir à un pronom emphatique identique à un « je » dilué, révélateur de l'importance accordée au locuteur. (A)
- Le pronom personnel « nous » est également la marque de connivence entre le locuteur et un lecteur engagé en tant que participants rhétoriques à l'action. (B)
- Mais plus fréquemment l'usage de « nous » dans le récit viatique indique toutes les personnes de la même culture, de la même nation, ayant leur propre mémoire collective et leur propre préconstruit, c'est-à-dire « le Français » ou même « l'Européen » et va donc à l'encontre de « l'Autre » (C)
- « l'Autre », en l'occurrence « l'Oriental » et plus précisément « l'Iranien » en comlicité avec le « je » de l'auteur (D).

Les fonctions de l'énallage personnelle du pronom « nous » pourraient également se trouver dans le pronom « on » dont on a vu les occurrences pertinentes dans les exemples précédents. Les exemples qui suivent montrent comment le pronom « nous » se manifeste dans les quatre catégories précitées:

(A) Nous rencontrons des peuples nomades et pasteur qui errent avec leurs troupeaux dans une espèce d'indépendance. (Claude Mathieu comte de Gardane, 1807-1808:16)

(A) Par les premiers arrangements pris à Constantinople avec notre mihmandar et nos muletiers, ceux-ci ne devaient, Madame, nous conduire que jusqu'aux frontières de la Perse. (...) Nous sortîmes de

Khoï le 9 novembre dans l'après-midi, escortés par un grand nombre de Persans qui nous accompagnèrent à quelque distance. (...) La vue du lac d'Ouroumié que nous apercevions à nos pieds, vint nous causer une agréable surprise: les Persans l'appellent *Dériaï-Châhi*, ou *mer Royale*. (...) Nos Persans nous apprirent qu'elle contenait plusieurs villages. (J.M. Tancoigne, 1819: 149)

(A) Nous couchâmes à Toprac-Calèh, et nous quittâmes cette ville le lendemain matin pour passer le Djedek ou col de Kusséh-Dagh, et descendre ensuite dans le Pasïn ou Pasïani. (Pierre-Amédée Jaubert, 1805-1806: 124)

(B) Les *Guèbres* ou *Parsis* sont peut-être, Madame, de tous les peuples de la Perse, le plus digne de nous intéresser. (J.M. Tancoigne, 1819: 278)

(B) Le nom de Feth-Aly signifie victoire d'Aly. Le prince de qui nous parlons le prit en montant sur le trône. Jusqu'alors il s'était appelé Baba-Khan. (Pierre-Amédée Jaubert, 1805-1806: 275)

(C) J'entrai à Téhéran le 5 juin, au milieu d'une grande foule. Arrivé au palais du vizir Mirza-Riza-Couly, je trouvai, dans un salon très-orné, l'intendant de ce ministre, entouré d'esclave. Selon la coutume, il ne manqua pas de me dire que dans cette demeure tout était à moi. Le soir, il me conduisit près du vizir, qui, dès le premier entretien que j'eus avec lui, me parut plus instruit des affaires d'Europe que nous ne le sommes ordinairement de celle de l'Orient. (Pierre-Amédée Jaubert, 1805-1806: 259)

(D) Le pays habité par les Kurdes s'étend donc en longueur, ou du nord au midi, depuis le mont Ararat jusqu'au point où la chaîne des monts Hamerin se joint à l'Aïagha ou Djebel-Tak (le Zagros des anciens), ou en largeur ou de l'est à l'ouest, depuis les montagnes qui

séparent les deux lacs de Van et d'Ormiah, jusqu'à Hesn-Keifa, ville située sur le Tigre. Nous circonscrivons cette grande contrée par une ligne qui commence au mont Ararat (...) traverse la rivière de Sarokh de la chaîne des montagnes qui s'élèvent entre les deux lacs que nous avons nommés plus haut. (Pierre-Amédée Jaubert, 1805-1806: 107)

(D) Nous avons eu beaucoup de peine à obtenir un jour qu'on tuât pour nous un bœuf. Les Persans ne font point entrer cette viande dans leur cuisine, et n'emploient cet animal qu'aux travaux de l'agriculture ; son goût nous y a bientôt fait renoncer. Le gros bétail est ici de petite taille (...) Vous voyez, Madame, que nous ne sommes pas à plaindre sous le rapport de la bonne chère ; mais nous éprouvons une privation bien sensible pour des Français ; nous n'avons point de pain. M. l'ambassadeur avait engagé à Constantinople un Allemand qui se disait boulanger(...) Mais nous avons été obligés à nous résigner au noun_ou pain persan, si on peut donner ce nom à des flammèches d'un demi-doigt d'épaisseur, sans levain, et qu'on fait cuire pendant deux ou trois minutes sur un fer chaud. (J.M. Tancoigne, 1819: 271)

Ce procédé rapproche le lecteur de l'univers référentiel du référent décrit au point qu'il tente de supprimer les limites entre ces deux derniers. Cela joue effectivement un rôle important dans l'intégration et l'assimilation du texte par le lecteur. Cependant il faut souligner le fait que l'usage réitéré de l'énallage pourrait perturber le processus de la lecture et embrouiller les repères sémantico-référentiels du texte, ce qui va à l'encontre du principe canonique de la description.

4. Accentuation de la valeur objectivante des pronoms

Le cas des pronoms personnels

L'analyse de la distribution des pronoms personnels dans notre corpus,

montre que, comme nous venons de le voir, une grande proportion des pronoms personnels se manifestent sur le plan morphosyntaxique sous forme de « nous », « on » et de « vous » tout en tenant compte que leur valeur décalée désigne un autre référent. En revanche nos relevés d'occurrences illustrent le déficit de pronom à la première personne du singulier « je » dans notre corpus viatique. Cela pourrait résulter du fait que le locuteur, en tant que personne dotée d'une certaine autorité sur son discours, cherche à se fondre discrètement dans son récit. Il opte donc pour une méthode d'écriture moins subjective, d'où l'emploi du « nous » dont le référent est dilué. Le « je » possède cette capacité d'autodissolution dans la première personne du pluriel « nous », en élargissant du même coup son champ référentiel. « Nous » correspond aussi à un « je » au pluriel de majesté ou de modestie sans compter son rôle d'embrasseur désignant les deux interactants directs de la communication. Dans les extraits suivants les expressions « pour nous servir d'une expression usitée dans l'Orient », « Nous voici en Asie », « nous nous rendons pour souper au même pavillon » montrent bien que le locuteur préfère employer un pronom collectif « nous » au lieu du « je » pour faire preuve d'objectivité:

La connaissance de la langue d'un pays est strictement nécessaire à ceux qui veulent étudier les mœurs des hommes qui l'habitent. Le langage étant (pour nous servir d'une expression usitée dans l'Orient) le miroir de la volonté, réfléchit avec netteté la physionomie des peuples. (Pierre-Amédée Jaubert, 1805-1806: 334)

Nous voici en Asie ; Dans cette partie du monde, tout est nouveau, la nature et les mœurs. Pour voyager avec fruit, il faudrait avoir dans sa tête l'Histoire sainte et profane, ancienne et moderne. (Claude Mathieu comte de Gardane, Journal d'un voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse effectué 1807-1808, p. 8) (Claude Mathieu comte de Gardane, 1807-1808:8)

Au coucher du soleil nous nous rendons pour souper au même pavillon. Au milieu du repas Abbas-Mirza envoie demander au Général comment il se trouve dans son palais. Tous les Grands sont rangés selon le rang de leur naissance. (Claude Mathieu comte de Gardane, 1807-1808:44)

A côté du pronom « nous », nous avons remarqué dans notre corpus, l'abondance du pronom personnel indéfini « on » dont la caractéristique la plus notable est de pousser l'énoncé vers la généralisation. C'est donc sa nature impersonnelle qui aura ici retenu notre attention. Le contexte dans lequel se développe le pronom « on » aide à identifier le référent réel du pronom:

On trouve dans la plaine, au sud-est de Mérend, quelques villages ruinés ; on arrive au bord d'une rivière appelée Talkh-Tchaï (le fleuve amer). (...) la plupart des édifices qui existaient du temps de Chardin ont été renversés par le retour fréquent de ce fléau. (Pierre-Amédée Jaubert, 1805-1806: 188)

(...) Le passage occidental est celui connu sous le nom de Caspiae-Piloe. On y voit de gros serpents en assez grand nombre, et des concrétions sulfureuses ; mais aucune de sel marin. A l'entrée de ce défilé, on voit les ruines d'un vieux château qui en défendait l'accès. (Le capitaine Hilarion Truilhier, 1807: 15)

(...) On se remet en marche (...) Partout sur notre passage nous recevions les marques les plus flatteuses d'estime et de considération. (J.M. Tancoigne, 1819: 187)

Celui-ci, compte non tenu de son statut de « je », manifeste sémantiquement la modestie, et par ailleurs, a valeur de pronom indéfini, notamment employé au présent atemporel. Le présent, ayant

une forte valeur généralisante, est révélateur de la neutralité et pousse à rendre l'énoncé dans lequel il apparaît plus objectif:

On évalue à quinze cent mille le nombre de ces animaux qui, tous les ans, arrivent de ce pays à Constantinople: il en part un plus grand nombre. (Pierre-Amédée Jaubert, 1805-1806: 108)

On récolte assez de grains qui font d'ordinaire station en cet endroit. Le ruisseau coule de gauche à droite. (Le capitaine Hilarion Truilhier, 1807: 23)

En prenant congé, on nous fit observer le même cérémonial qu'en entrant. Aabbâs Mirzâ est âgé de vingt à vingt-deux ans. Il est d'une taille médiocre, mais bien pris dans sa personne, et sa figure, quelque pâle et décolorée, reçoit néanmoins beaucoup d'expression de ses beaux yeux noirs, où se peignent à la fois la douceur et la fierté. Déjà ce prince a donné plus d'une fois aux Français des preuves de sa prédilection, et c'est pour ainsi dire que l'ambassade se rend à la cour de Téhéran. On dit qu'il aime la gloire et les combats, mais dans le seul intérêt de son pays. (J.M. Tancoigne, 1819: 159)

L'énonciateur essaie donc de s'abstraire de son texte et d'y dissoudre sa subjectivité. Le « je » égocentrique et centripète se dilue dans un « nous » collectif ou dans un « on » indéterminé qui s'accommode des identifications envisageables.

Le recours à l'appellation et l'usage du pronom « vous » appelés « les manifestations conatives » du langage illustrent également la volonté de l'auteur de dissimuler sa subjectivité tout en interpellant son lecteur. L'usage de l'impératif est l'une des manifestations conatives du langage et implique la participation directe de l'allocutaire dans l'accomplissement de la tâche viatique. Il permet de rapprocher le lecteur de l'univers de l'*ekphrasis*, de

l'intégrer en tant que complice et au cours de son procès de lecture, au cadre décrit:

Assurez-vous que la presque totalité de la Perse est très saine, exempte non-seulement de peste et d'épidémie, quoique ces fléaux règnent chez ses voisins mais encore des petites maladies ou indispositions que les saisons occasionnent presque partout. (...) J'en ai fait moi-même la triste expérience. (J.M. Tancoigne, 1819: 67)

Avant de vous instruire de ce que nous y avons observé jusqu'à ce jour, permettez-moi de vous donner, pour la dernière fois, les détails ordinaires de notre route depuis le 30 novembre jusqu'au 4 décembre. (J.M. Tancoigne, 1819: 184)

Voyez par quelle succession d'évènements la Perse tomba au pouvoir des Arabes. Ce fut vers l'an 632 de l'ère vulgaire que s'opéra cette conquête, et les califes la conservèrent pendant près de deux siècles. (...) et il continue encore 20 pages à décrire la Perse de l'époque islamique) (Ibid.: 245)

C'est cependant le récit qui a été inséré dans les Annales persanes par le Tévarik-neuvis (historiens) des Kadjars, pour servir plus tard de document à l'histoire de leur dynastie. (...) Ajoutez à cela qu'il est fort difficile de savoir ce qui se passe en Perse, par suite du manque de journaux (J.M. Tancoigne, 1819: 66)

Le voyageur, dans certaines occurrences, fait office d'un agent de liaison entre une instance énonciatrice tierce et le destinataire. Dans cette situation, sa présence est presque imperceptible pour le lecteur. Il peut se transformer en voix collective comparable au «on dit» ou aux voix générales qui sont assimilables à une mémoire collective, aux rumeurs, à la tradition ou à une autorité incontestable:

La Basar offre aux habitants de riches étoffes des Indes. Les turquoises s'achètent à bon compte. Les perles sont chères. On dit qu'à Bagdad et à Constantinople, on les a à meilleur marché et plus belles. (Claude Mathieu comte de Gardane, 1807-1808:64)

Chahroud possède, m'a-t-on dit, une centaine de chevaux, autant d'ânes, sept moulins qui peuvent moulinner chacun de 100 à 200 batmans taurisis de grains en vingt-quatre heures. (Le capitaine Hilarion Truillier, 1807: 38)

Méched, capitale actuelle du Khorasan, est bâtie en plaine. (...) en quelques parties on a élevé de plus, immédiatement sur la crête de la contrescarpe, un petit mur crénelé pour avoir un feu plus rasant. (...) On y a bâti une mosquée dont la coupole et les deux minarets couverts de cuivre doré se distinguent de fort loin. (...) La dotation actuelle de cet édifice sert à nourrir, dit-on, plusieurs milliers d'individus. (...) On sait que les richesses offrandes faites au tombeau d'Imam-Riza ont en partie disparu pendant les troubles de la Perse. (Le capitaine Hilarion Truillier, 1807: 68)

4.1. Accentuation de la valeur objectivante *via* d'autres éléments phrastiques

Les énoncés constatifs utilisés comme énoncés descriptifs visent l'exactitude référentielle de l'énoncé en rapprochant autant que faire se peut, les lexies de leur image référentielle. Cette objectivité de la description vise la transparence textuelle et contextuelle en recourant surtout aux embrayeurs (les fameux «éléments indexicaux» de la terminologie de Jakobson). Certains déictiques situationnels indexent le réel, à l'exemple des présentatifs «voici, voilà». Ils constituent en vérité chacun «une sorte de verbe sans variation morphologique verbale, unipersonnel, unimodal (indicatif) et intemporel

(présent) qui désigne ce qui est positivement dans le moment même de la parole» (Martin, 1978). L'usage de ce procédé, crée l'impression de « l'immédiateté spatiale et temporelle » (Anquetil-Moignet, 1980: 22-23):

Parmi les choses propres à donner une idée nette de l'état des femmes, le cérémonial observé pour les mariages tient sans doute le premier rang. Voici à ce sujet quelques particularités qui s'appliquent aux Kurdes et aux Persans: Lorsqu'un homme veut parier son fils, il charge quelques femmes d'aller voir celle qu'il se propose de lui donner (...)(Pierre-Amédée Jaubert, 1805-1806: 343)

Nous voici en Asie ; Dans cette partie du monde, tout est nouveau, la nature et les mœurs. Pour voyager avec fruit, il faudrait avoir dans sa tête l'Histoire sainte et profane, ancienne et moderne. (Claude Mathieu comte de Gardane, 1807-1808:8)

Voici comment les montagnes m'ont paru s'enchaîner les unes aux autres. (Le capitaine Hilarion Truilhier, 1807: 19)

Les fameuses mines de turquoise sont à 8 farsakhs ouest-nord-ouest de Neychabour, dans un rameau considérable de la grande chaîne dont on a parlé précédemment. Voici l'état dans lequel je les ai trouvées: Sur les flanc de la montagne appelée Firouz-kou (montagne des turquoises), on voit à diverses hauteurs douze ou quinze cavernes spacieuses distribuées sur une étendue d'une demi-lieue. Toutes ces cavernes résultent de l'excavation du roc vif. On voit dans l'une un puits d'une grande profondeur. (Le capitaine Hilarion Truilhier, 1807: 61)

Voici quelle est la distribution d'une maison persane. La porte principale fait en voûte, conduit d'abord dans une cour spacieuse, dont

le pourtour est pavé en briques, posées sur leur champ. (...) (J.M. Tancoigne, 1819: 192)

Avant d'arriver on trouve Chissa, dont le nom vient apparemment des ruines d'une Eglise grecque ; c'est le premier village persan. Une garde persane vient au-devant de nous. Nous voilà dans la patrie des anciens Parthes. Les médailles nous représentent Cyrus, Darius et son vainqueur Alexandre. (Claude Mathieu comte de Gardane, 1807-1808:36)

Cette immédiateté spatio-temporelle donne l'illusion de la simultanéité entre le voyage effectif et son récit mais aussi entre le temps de la narration et celui de la lecture. Cela produit des passages atypiques qui favorisent la collusion des moments:

Neuf heures d'Arabe-Dalesi à Kara-iné: 60 maisons. Il est fortifié à la manière simple du pays. C'est une enceinte flanquée de tours avec un vaste souterrain qui peut renfermer les habitants avec leurs effets les plus précieux. Il y a deux jours que les Curdes nous inspiraient de la crainte, aujourd'hui ils sont notre escorte. (Claude Mathieu comte de Gardane, 1807-1808:8)

Le repérage de ce phénomène de rapprochement temporel dans notre corpus atteste que la plupart des formes verbales qui diminuent cet écart, se conjuguent présent de l'indicatif. Ce dernier est employé en même temps pour l'action rapportée et pour l'acte de l'écriture. Il est aussi susceptible de fusionner avec le moment de la lecture. Agent de la régénération des événements passés, le présent de l'indicatif, en effaçant l'écart temporel, laisse le champ libre à la superposition des couches temporelles au profit de l'immédiateté temporelle. Ce point de référence, appelé également «degré zéro» ou «isochronie» (Genette, 72: 122) efface d'après Gérard Genette l'écart temporel entre le récit et l'histoire d'un côté et la narration et la lecture de l'autre.

Les peuples sont soumis et craignent l'autorité. (...) Le peuple ne demande pas et refuse même les étrennes. En arrivant, l'Ambassadeur de Perse a soin de nous faire remarquer poliment cette différence, en nous disant: Vous ne trouverez plus ici que vos serviteurs, et un peuple entier qui vous est gratuitement dévoué. (...) Notre brillante réception est attristé par la mort de M. Bernard, Lieutenant Ingénieur-Géographe, natif de Nuits (Département de la Côte-d'or). Il avait le goût et le talent de son état. Les fièvres pestilentielles ont terminé ses jours à l'âge de trente-deux ans. On l'a inhumé dans le cimetière des arméniens, avec les honneurs militaires. Son souvenir vivra dans nos cœurs. Le Général ordonne de brûler ses hardes. Nous trouvons ici M. Bontems-Lefort et M. Augustien de Nerciat. (...) Nous dinons chez le Khan dans une salle fort ornée et dont les vitres sont de diverses couleurs. Nous eûmes, pendant le repas, un spectacle de danses exécutées par des jeunes gens habillés en fille. (Claude Mathieu comte de Gardane, 1807-1808:39)

Quant à mon séjour ici, maintenant que je suis sous la protection du drapeau russe, il sera exempt de toute préoccupation. Mais les gens d'Ispahan, paraît-il, étant moins favorables aux étrangers que ceux de Chiraz ou de Koumichah, une garde me sera donnée chaque fois que je me promènerai, autant pour la sécurité que pour le décorum: deux soldats armés de bâtons ouvrant la marche; derrière eux, un cosaque galonné portant la livrée du prince. (J.M. Tancoigne, 1819: 55)

Marque de la présence du locuteur, le présent est «solidaire du caractère sui-référentiel de l'instance du discours» (Ricoeur, 1984: 147). D'après Emile Benveniste, dans *les Problèmes de linguistique générale* (1966: 247), si un acte est en mesure de s'identifier à son énoncé, nous pouvons dire qu'il est sui-référentiel. Avec une efficacité immédiate, l'énoncé s'identifie alors au référent, autrement dit, il a tendance à créer la réalité de son référent.

Les procédés que nous venons de passer en revue, s'intéressent à la transparence entre les mots et les choses mais également à la collusion du triptyque temporel: histoire, narration, lecture. Ce phénomène fait de plus en plus coïncider les champs de l'énonciation et de la réception et tend à effacer leurs frontières respectives.

4.2. La transparence ou l'indescriptible

La transparence entre les mots et les choses ainsi que la coïncidence entre les trois instances temporelles ; celle du voyage, de la relation et de la réception mènent à la reconstitution de l'image vue et même de l'acte de voir. Cet effet de transparence descriptive est à son comble quand le locuteur, visant à reproduire le référent qu'il trouve en face à lui, cesse de décrire et se met à énumérer allusivement des référents exotiques et même donne libre cours à l'imagination du lecteur en minimisant les éléments de contrôle qu'il a à sa disposition dans sa description:

Dix provinces, l'Azerbaïdjan, (ancienne Médie) la culture est soignée, le Guilant donne les soies, le Mazenderan, on assure que d'immenses trésors y sont enfouis. Le Curdistan, dont Siné est la capitale, l'Irak-adjam, l'ancienne Parthide, le Lourestan, le Farsistan, dont Chiras est la capitale, le Kerinan, Caramanie., le Derhtistan. (Claude Mathieu comte de Gardane, 1807-1808:82)

Quatre décembre: Beau temps. Six heures d'Ali-abad à Téhéran, la ville royale. (Claude Mathieu comte de Gardane, 1807-1808:54)

Neuf heures d'Arabe-Dalesi à Kara-iné: 60 maisons (...) Premier Décembre, Dix heures de Hassar-abad à Cabous ; en

(...) On voit à gauche à la distance de 500 toises et près des montagnes le village de Mouminn-Abad (15 maisons) (...) On voit à

droite et à gauche 5 ou 6 villages de plus, après quoi on va directement sur Dgenoukh (60 maisons). (Le capitaine Hilarion Truillier, 1807: 25 et 87)

Exprimer l'action du soleil sur cette terre ardente en disant que cette terre est jaune, c'est enlaidir et gâter tout. Autant vaut donc ne pas parler de couleur et déclarer que c'est très beau ; libre à ceux qui n'ont pas vu

Boghari d'en fixer le ton d'après la préférence de leur esprit.

Ayant renoncé à sa description, le locuteur limite son recours aux éléments grammaticaux de la construction verbale. L'emploi des parenthèses « (60 maisons) », l'énumération et des phrases nominales saccadées rangées (on dirait aléatoirement) les unes à côtés des autres à l'aide de la juxtaposition, comme dans les extraits précédents, sont autant de procédés qui montrent l'absence de volonté de contrôle de la représentation de la part de l'énonciateur. C'est ainsi que l'univers descriptif devient... indescriptible, et que toute la charge sémantique et syntaxique est confiée au lecteur. A sa charge de recoller les fragments de référent et d'en faire un texte élaboré selon son bon vouloir.

Conclusion

Dans le présent travail, notre objectif était donc de montrer comment et selon quelles modalités, le récit de voyage affirme son objectivité morphosémantique. Nous avons choisi comme point de départ notre hypothèse le constat de la nature référentielle de ce type de texte pour montrer comment l'auteur-voyageur y laisse d'un côté des marques de sa présence tandis qu'il essaie, de l'autre, de les effacer et de laisser la voie libre à l'imagination de son lecteur. Après avoir exposé le fonctionnement des structures morphosémantiques marquée par l'objectivité, nous avons procédé à l'analyse au plus près de ses modes d'apparition dans le contexte

viatique. Nous nous sommes surtout intéressées aux pronoms personnels et à la question de la temporalité en montrant comment la charge objectivante du texte se manifestait de manière privilégiée dans ces deux sphères. Nous en avons finalement conclu par l'idée que l'« indescriptible » constituait la limite de l'objectivité morphosémantique. En guise d'illustration, nous avons relevés et présenté à toutes les étapes de notre exposé, des passages dans lesquels le locuteur renonce à son privilège hégémonique sur le devenir de la description en permettant au lecteur de le relayer dans sa reconstitution de l'univers référentiel.

Bibliographie

- ANQUETIL-MOIGNET, (1980), « À propos du verbe *voici/voilà* » in *Travaux de linguistique et de littérature*, Strasbourg, 1980, XVIII.
- BARTHES Roland, (1957), "Nautilus et bateau ivre", *Mythologies*, Seuil.
- BENVENISTE Emile, (1966), *Problèmes de linguistique générale*, tome 1.
- BIROUK Nadia, (2012), *Les représentations du lecteur réel dans quelques récits de voyage de Michel Butor*, Thèse Université Rennes II, sous la direction de Marc Gontard.
- BORM Jan, (1996), Clore un récit de voyage, *Etudes Britanniques Contemporaines* n° 10. Montpellier: Presses universitaires de Montpellier.
- COMPAGNON Antoine, (1979), *La seconde main ou le travail de la citation*, Seuil, Paris.
- DAUNAIS Isabelle, (1996), *L'Art de la mesure ou l'invention de l'espace dans les récits d'Orient (XIXe siècle)*, Paris et Montréal: Presses universitaires de Vincennes et les Presses de l'université de Montréal.
- DUCROT Oswald, TODOROV Tzvetan Todorov, (1972), *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil.
- GENETTE G. (1972), *Figures III*, Paris, Seuil.
- _, (1982), *Palimpsestes, La littérature au second degré*, Paris, Seuil.
- HAMON Philippe, (2007), *Le Descriptif, Polysèmes. Arts et littératures*, n° 9, éd. Publibook.

- HIPP M.-T., (1979), *Mythes et réalité, Enquête sur le roman et les Mémoires (1660-1700)*, Klincksieck.
- KERBRAT-ORECCHIONI C. (1988), *L'Énonciation. De la Subjectivité dans le langage*, Paris, Colin.
- LINON-CHIPON Sophie et al. (1998), *Miroirs de textes, Récits de voyage et intertextualité*, Nice, Publication de la faculté des lettres, arts et sciences humaines de Nice (CRLV), VII.
- MARTINET M.-M., (1996), *Voyage d'Italie dans les littératures européennes*, PUF.
- MICHELET Pierre, (1759), *Dictionnaire français*, Jean Herman Widerhold, Bavarian Library.
- MONTALBETTI Christine, (1993), *Le voyage et le livre. Poétique du récit de voyage d'écrivain au XIXe siècle, Paris: thèse de doctorat, Université de Paris VII.*
- MARTIN Robert Martin, (1978), *La transformation impersonnelle*, Revue de linguistique romane.
- PROSOROV O., (2004), *Compositionnalité et contextualité, deux principes de fredge en adjonction*, Académie des Sciences de la Russie, Institut Mathématique Steklov, PDMI PREPRINT, N° 8.
- RASTIER François, (2001), *Eléments de théories des genres, Sémantique des textes*, C.N.R.S.
- RICOEUR P., (1984), *Temps et récit*, t. 2, seuil, 1984.

Corpus

- Claude Mathieu comte de Gardane, *Journal d'un voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse effectué 1807-1808.*
- Pierre-Amédée Jaubert, *Voyage en Arménie et en Perse effectué en 1805-1806 accompagné par Notice sur le Ghilan et le Mazandéran.*
- Le capitaine Hilarion Truilhier et Pierre Daussy, *Mémoire descriptif de la route de Tehran à Meched et de Meched à Iezd, voyage fait en 1807.*
- J.M. Tancoigne, *Lettres sur la Perse et la Turquie d'Asie au cours d'un voyage fait en 1819.*